

## De 5 à 6 heures

Ayant passé ces dix dernières années à travailler pour cette ligne aérienne, on aurait pu penser que j'aurais le droit à une meilleure place de parking. Au moins quelque part, à l'intérieur de l'aéroport, ce qui me permettrait de me garer dans les parkings moyenne durée et de traverser l'aéroport sans me retrouver mouillé jusqu'aux os. Mais non. En tant que directeur de service, je suis l'un des plus anciens employés de la ligne ici, au Royaume-Uni ; je prends en charge tout ce qui se passe dans l'aéroport et je dois tout de même me garer sur ce fichu périmètre nord, avec tous les autres pique-assiette...

Et j'ai une vieille voiture déglinguée. De toute manière, tout le monde conduit de vieilles voitures déglinguées en regard de ce que conduisent les bagagistes pour aller travailler. Sur leur parking, on a presque l'impression de se retrouver dans la cour privée de Jack Barclay. On appelle cet endroit l'allée des Jaguar, même si, bien sûr, il n'y a pas que des Jaguar. De loin, j'aperçois deux Audi, une BMW, une Lexus et une Mercedes toute neuve sur laquelle la pluie tombe en scintillant. Personne ne sait vraiment comment les bagagistes arrivent à se payer de telles bêtes de course avec leurs salaires. En tout cas, une chose est sûre : je ne vais certainement pas le leur demander !

J'ai déjà eu une prise de bec avec eux il y a deux ans. J'avais découvert qu'ils se permettaient de regarder des séries à la télé au lieu de déposer mes bagages sur le carrousel. Cela avait suffi à causer un véritable chaos dans l'aéroport : j'avais

des passagers qui avaient attendu leurs bagages pendant plus d'une heure. C'était un véritable cauchemar... J'ai donc décidé de leur enlever la télévision et, pour tout remerciement, on a crevé mes pneus. Le même genre de chose est arrivé à une de mes amies. Elle essayait de négocier un accord avec les bagagistes pour abaisser leurs heures supplémentaires payées au quadruple et modifier un peu leurs conditions de travail. En échange, on avait coupé ses câbles de frein, elle avait reçu des coups de téléphone menaçants et, pour finir, une escorte a dû la conduire au travail tous les jours pour sa propre sécurité. C'est comme ça : il y a des gens qu'il vaut mieux ne pas ennuyer. Je préfère donc faire profil bas et ne pas poser trop de questions.

Il fait encore noir quand je rejoins l'arrêt de bus et attends la navette mise à notre service par la British Airports Authority. Il bruine un peu, ce matin, pas assez pour mouiller mes vêtements, mais suffisamment pour me couvrir d'une pellicule humide et me refroidir. Impatient, je piétine pour me réchauffer et guette les premières lueurs de l'aube à l'horizon. Dans mon travail, il m'arrive de passer des jours sans voir la lumière du soleil ; pas étonnant, avec tout ça, que je garde un teint cadavérique et des yeux rougis dignes du pire drogué. Je suis censé effectuer mon service de cinq heures à quinze heures, mais les avions enchaînent les retards, les passagers piquent des crises, et je quitte rarement le terminal avant dix-huit heures, heure à laquelle, la moitié de l'année, le soleil est déjà couché. Parfois, je n'ai même pas le temps de rentrer chez moi. Je prends une chambre dans l'hôtel le plus proche pour me reposer quelques heures, en compagnie d'autres employés de l'aéroport, puis je reprends la route du travail, aussi fatigué que la veille. Vous comprenez donc pourquoi j'apprécie tellement d'apercevoir le moindre rayon de soleil avant de prendre mon service. Après tout, c'est pour cela que la plupart d'entre nous choisissent de travailler dans les voyages aériens, au départ : soleil, sable, mer et, bien sûr, glamour. Tout cela me paraît bien dérisoire,

maintenant, tandis que, sous la bruine froide du petit matin, j'attends la navette qui doit me conduire au terminal.

La queue est plutôt longue. Nous sommes au moins cinquante à attendre en silence, bien en rang. Personne ne parle à personne. Personne ne regarde personne dans les yeux. J'examine rapidement le groupe à la recherche de quelqu'un que je pourrais connaître, mais, la plupart du temps, je ne trouve personne. Il faut dire que nous sommes plus de soixante-dix mille à travailler ici, et tout le monde conduit pour se rendre au travail. Les transports en commun ne circulent pas jusqu'ici à des heures pareilles, ce qui ne nous laisse pas beaucoup de choix. Ceux qui vivent le plus près arrivent parfois à prendre le bus de nuit, en général peu agréable, mais, pour nous autres, c'est la voiture.

Devant moi se tient une hôtesse de l'air à l'ancienne (enfin, un agent de bord, comme on le dit maintenant). Elle porte son uniforme bleu marine et garde son chapeau à la main. Elle a peut-être quarante ans, mais est toujours très fine et se tient droite comme un i, avec son assortiment chignon/boucles d'oreilles en perles classique, qui était de mise il y a quelques années. On différencie toujours les hôtesse de la vieille école et les nouvelles à la manière dont elles s'apprêtent. Les anciennes portent des perles, rassemblent leurs cheveux en un chignon serré et ne lésinent pas sur le maquillage.

Il y a quelques années, c'était la norme : les yeux et les lèvres devaient être visibles à six rangées de distance, et certaines hôtesse suivent toujours cette règle. Celle qui se trouve devant moi porte ses chaussures à talons de « traversée de l'aéroport » qui font tanguer ses hanches quand elle marche et passe les guichets d'enregistrement. Sans doute a-t-elle dissimulé les chaussures plus plates qu'elle porte à bord dans son petit sac à roulettes.

La navette finit par arriver, et nous y montons en ordre. C'est assez étrange, mais, lors de ces voyages quotidiens, personne ne bouscule personne. On n'essaie pas de passer devant son voisin. La navette se remplit toujours à partir du

fond, et chacun prend sa place comme elle se présente. Ça ressemble un peu à la sortie d'école la plus calme que l'on ait jamais vue...

Nous rejoignons le terminal en silence. Nos manteaux humides et nos respirations remplissent rapidement l'intérieur du bus d'une sorte de vapeur. Je m'appuie contre la vitre et essaie de regarder dehors, en dépit de la buée. Il faut avouer qu'il n'y a pas grand-chose à voir : de grands entrepôts, le centre de tri du Royal Mail, d'interminables rangées de voitures garées, les immenses cuisines qui produisent plus de dix mille plats de poulet non identifiables par jour... La navette fait tout le tour des terminaux, et je descends au dernier arrêt. À la fin du trajet, il n'y a plus que moi et l'hôtesse de l'air dans le bus. Nous passons les portes à tambour et entrons dans le bâtiment, sous la lumière crue des néons. L'hôtesse place son petit chapeau rond sur sa chevelure impitoyablement coiffée et laquée, et se dirige vers les locaux d'une ligne d'Extrême-Orient. Quant à moi, je prends à gauche vers les cinq guichets d'enregistrement qui ont été mon domaine depuis plus d'années que je n'oserais l'avouer.

Fermé pour la nuit – il n'y a aucune lumière hors de l'aéroport après vingt-trois heures et aucune arrivée d'avion avant six heures du matin –, le terminal commence à peine à prendre vie. Vidé de son habituelle foule de passagers affairés, le hall paraît étrangement désert. On ne voit presque aucun signe de vie, à l'exception de deux employés de l'équipe de ménage qui polissent le sol en faisant danser en grands cercles leurs machines bourdonnantes. Dans la pénombre, je devine aussi en passant de nombreux corps qui s'étirent, ronflent et dorment sur les bancs. Sans-abri, alcooliques, passagers du métro qui se sont endormis et ont raté le dernier train pour rentrer, passagers d'avions qui ont manqué leur vol et ne peuvent pas se permettre de descendre à l'hôtel... Tous dorment ensemble sur les sièges désertés. Certains sont même des résidents semi-permanents du terminal : drogués qui survivent en revendant des tickets de métro abandonnés, étudiants à court d'argent

qui ont besoin d'un abri pendant quelques semaines, ou encore petits voleurs qui évitent la police et jouent les pickpockets pour se nourrir. On dit souvent qu'un aéroport est comme un centre commercial, mais avec des fuyards en plus. Je trouve que cela ressemble plus à une ville. Un aéroport propose les mêmes services – il a sa propre police, ses propres équipes médicales, sa propre église – et présente exactement les mêmes problèmes sociaux.

Le jeune vendeur de WHSmith lutte sous le poids des journaux du matin. Son visage est rouge et perlé de sueur. Il cherche rapidement du regard quelqu'un pour l'aider. Il est seul. Aucune autre boutique n'est ouverte à cette heure-ci, bien que je devine, prête à lever le rideau de fer et à exposer ses articles devant la vitrine, une silhouette en train d'arpenter la boutique Boots.

Alors que je m'approche du pauvre garçon pour lui donner un coup de main, je sens que quelqu'un me tapote l'épaule.

– Où tu vas comme ça ? demande une voix familière.

– Andy, dis-je en me retournant avec un sourire.

– Salut.

– Salut.

– Comment tu vas ?

– Bien. Enfin, comme d'habitude, tu sais ce que c'est...

– Tu n'as pas l'air si bien que ça, plaisante-t-il. Tu as l'air un peu grognon.

Il agrmente sa remarque d'une grimace théâtrale.

– Hein ? Quoi ? Non, je vais bien. Il est tôt, c'est tout.

– Tôt, façon de parler, reprend-il en retrouvant le sourire.

Pour certains, il est tard. C'est une question de point de vue.

– C'est vrai.

Je l'examine rapidement de la tête aux pieds.

– Tu as encore travaillé toute la nuit ?

– Non, pas *toute* la nuit, précise-t-il.

– Ah, tant mieux.

Je ne peux retenir un ton légèrement sarcastique.

– Presque toute la nuit.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? dis-je, curieux malgré moi.

– Eh bien, j'ai fait une petite pause disco jusqu'à minuit et je suis directement venu en sortant du Trade. Ça se voit ?

À la vérité, pas vraiment. Pour un homme qui brûle la chandelle par les deux bouts et charge régulièrement ses veines en produits chimiques, Andy se porte étonnamment bien. Son bronzage permanent, acquis grâce à des heures passées sur les plages de Sunbury, lui permet de bien cacher les traces de ses nuits blanches et pécheresses... Ses cheveux blonds, presque blancs, sont collés en place grâce à un demi-pot de gel, et ses dents immaculées ne montrent aucune trace de nicotine.

Les seules parties de son corps qui trahissent sa nuit décadente sont ses yeux. Mais Andy s'en remet toujours au gel anti-cernes Clinique qu'il achète à moins dix pour cent chez Boots. En tant qu'employés de l'aéroport, nous avons une remise de dix pour cent dans toutes les boutiques ; cependant, Andy est le seul à profiter pleinement de cet avantage. Une fois que l'on a mangé quelques burgers à bas prix, offert à nos mères une écharpe Accessorize et acheté des boutons de manchette chez Gucci, l'attrait commence à disparaître. Sauf, bien sûr, pour Andy. Il aime faire du shopping comme il aime danser et se droguer.

Et Andy danse et se drogue dès qu'il le peut. On pourrait penser que son comportement pose problème à la direction ; mais je suis la direction et ça ne me dérange pas plus que ça. De toute manière, je ne peux pas vraiment me permettre d'avoir un problème avec ce genre de choses. Si je commençais par sévir en cas d'usage de drogue, je perdrais sans doute la moitié de mon personnel à l'enregistrement – en particulier les équipes du week-end. Les samedis et dimanches matin, la plupart d'entre eux arrivent un peu fatigués et éméchés après une nuit passée à boire de la vodka, du Red Bull et de l'Es sur la piste de danse d'une boîte de nuit, quelque part près de l'aéroport. Tant que mes employés sont polis avec les clients et font leur travail correctement, je me fiche de ce qu'ils font de leur temps libre. Leur salaire de base est de onze mille livres par

an, et je considère que ce n'est pas suffisant pour me permettre de dicter leur conduite sur leur temps libre. Quoi qu'il en soit, ils ont au moins la correction d'avaler leurs pilules et de sniffer leurs rails hors des heures de travail. Je ne peux pas en dire autant de certains agents de bord de ma connaissance...

– Tu as l'air assez bien, dis-je en inspectant le visage d'Andy.

Il lisse du bout des doigts la peau fine sous ses yeux comme s'il voulait chercher à paraître plus jeune.

– Pas mal, hein, pour un vieux croûton ? demande-t-il.

– Un vieux croûton ?

– Tu as oublié, avoue !

– Oh oui, joyeux anniversaire, dis-je, un peu gêné.

– « Oh oui, joyeux anniversaire », répète-t-il d'un air moqueur. Essaie de répéter ça d'un air un peu plus convaincu. Après tout, ce n'est pas tous les jours qu'un homme fait ses adieux à sa jeunesse et entre dans l'âge mûr.

– L'âge mûr ?

Je ne peux réprimer un éclat de rire.

– Tu n'as que trente ans, je te rappelle.

– Oh ! ne dis pas ça ! s'écrie-t-il en fermant les yeux et en se bouchant les oreilles comme un enfant. Est-ce que tu as la moindre idée de ce à quoi ça correspond, en âge gay ?

– Non...

– Je suis presque mort et enterré ! Les hommes gay vieillissent plus vite que les chiens...

– Ah... Pas de chance.

– Pas de chance ?

Sa voix se fait plus théâtrale encore.

– Je suis sûr de ne plus jamais coucher avec personne, maintenant.

– Ne t'en fais pas trop : le hasard fait bien les choses, comme on dit.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Rien, dis-je avec un sourire instinctif. Absolument rien.

Au bout d'un court silence, il indique d'un signe de tête le petit sac à dos de cuir que je porte.

- C'est tout ce que tu prends avec toi ? demande-t-il.
- De quoi d'autre pourrais-je avoir besoin ?
- Je ne sais pas. Qu'est-ce qu'il y a, là-dedans ?
- Brosse à dents, maillot de bain, sous-vêtements propres.

Je ne pars pas longtemps, de toute manière.

– Ah là là ! Vous, les hétéros, soupire Andy en levant les yeux au ciel. Vous ne savez pas ce qui est bon...

Surpris, je jette à mon tour un coup d'œil à la grosse valise à roulettes qu'il traîne derrière lui : elle a l'air plutôt lourde.

- Qu'est-ce que tu emportes, toi ?
- Des costumes, répond-il. Juste quelques costumes.
- Mais on ne reste même pas une nuit entière là-bas.
- Dis-moi, c'est l'anniversaire de qui ?
- De toi.
- Alors, je ne vois pas le mal à me mettre en valeur.
- Tu as raison, moi non plus.

Nous entrons ensemble dans le petit bureau adjacent aux guichets. Réservée pour le personnel d'enregistrement, la pièce sent le café bon marché, le parfum et les vêtements humides de sueur. Illuminées par des néons froids, deux des cloisons blanches enduites sont ornées de patères. C'est en général là que s'entassent manteaux, sacs et chaussures. C'est là aussi qu'ont lieu les nombreuses disputes et autres crises de larmes quand le personnel s'y retrouve, au début et à la fin de la journée.

Andy et moi accrochons nos manteaux sur nos patères respectives et enfilons nos gilets jaune fluo de la British Airports Authority. Je récupère aussi mon passe accroché à sa chaîne argentée et allume ma petite radio noire. Andy fait de même. Il est mon adjoint, ce qui nous oblige à rester en contact permanent à toute heure de la journée. Notre travail, qui se déroule à la fois au sol et à bord des avions posés, nous contraint bien souvent à ignorer où se trouve l'autre, d'où le contact radio.

L'espace d'un instant, j'envisage de me faire un café avec la petite bouilloire de plastique posée dans un coin, mais il n'y



a plus de lait. Je renonce donc. De toute manière, j'ai déjà un problème d'addiction à la caféine et à la nicotine, à tel point que mes mains tremblent la plupart du temps... Je sais bien que je devrais arrêter, mais ce n'est pas facile : les journées de travail sont si longues, si antisociales ici qu'il nous faut tous un petit quelque chose pour nous aider à tenir le rythme.

Andy se mouche bruyamment. Il a l'air d'avoir attrapé froid.

– Beurk ! lance-t-il en s'essuyant le nez. On dirait un cas sévère de cocktailite aiguë !

– Il faut que j'aille vérifier les tableaux de service, dis-je avant de quitter le bureau. Tu veux que je regarde quelque chose pour toi.

– Oui, répond-il à travers son mouchoir. Tu peux t'assurer qu'ils ne me font pas travailler après dix-neuf heures, ce soir ? Je ne veux pas faire des heures supplémentaires sans être payé encore une fois.

– En particulier, le jour de ton anniversaire.

– En particulier, le jour de mon anniversaire, confirme-t-il dans un sourire.

C'est bien parce que c'est l'anniversaire d'Andy que nous travaillons si dur, tous les deux, enchaînant presque un double service. Au lieu de rentrer chez nous à l'heure habituelle, nous travaillons jusqu'au départ de notre vol de vingt heures quinze pour Dubaï. Nous sommes neuf à quitter le Royaume-Uni ce soir. Andy et moi seront les seuls des équipes de sol à monter à bord ; les autres sont des stewards – et cinq d'entre eux ont demandé à travailler pendant ce vol. Pour quelqu'un qui travaille au sol, Andy possède un étonnant nombre d'amis parmi les stewards, sans doute parce qu'il partage son appartement avec Craig, un agent de bord hétéro et la seule autre personne de ma connaissance qui se comporte encore plus mal qu'Andy. À Dubaï, nous serons censés retrouver d'autres stewards venant de Thaïlande, de Singapour ou d'Australie. Nous atterrirons tôt le matin et avons prévu de faire la fête toute la journée et toute la soirée avant de reprendre le vol d'une heure quarante pour arriver à quatre heures quarante-

cinq (heure anglaise), juste à temps pour prendre notre service suivant.

En toute honnêteté, cette escapade m'inquiète un peu. Ce sont des choses qui arrivent, quand on a passé les trente-cinq ans ; et je me sens un peu vieux pour aller draguer à l'autre bout du monde pendant une orgie géante. Ne vous méprenez pas : j'ai déjà eu mon content de souïeries. Seulement, j'ai longtemps fait cela – à New York, Rio ou Miami – et je pensais que mes escapades à la journée ou au week-end étaient bien finies. J'ai néanmoins été très flatté qu'Andy me demande de venir, et c'est sans doute pour cela que j'ai accepté. Andy est gentil et amusant ; je ne voulais pas passer pour le patron ennuyeux et trop rangé pour se lancer dans ce genre de choses. Me voilà donc sur le point d'enchaîner un double service, un vol de huit heures et une beuverie d'une journée entière, tout cela pour m'amuser et célébrer les trente ans d'Andy. Comment donc a-t-il réussi à me convaincre que c'était une bonne idée ?

Tandis que je traverse à nouveau l'aéroport en direction du bureau des services, je vois enfin les halls revenir à la vie. Le vendeur de WHSmith a dû trouver quelqu'un d'autre pour l'aider, car ses journaux sont placés sur leurs portants, et le jeune homme doit déjà se charger d'une petite file d'attente devant sa boutique. Boots est aussi ouvert ; et un fort relent de caféine m'indique que l'homme de Costa vient d'allumer la machine à cappuccino. Je guette un instant les moines bénédictins qui viennent parfois explorer le terminal à la recherche de sans-abri ou de personnes dans le besoin. La plupart du temps, ils viennent pendant le service du soir, de dix-neuf heures à une heure du matin, mais il arrive aussi d'apercevoir leurs robes noires flotter dans les couloirs au petit matin.

Je traverse le hall des arrivées et ne peux réprimer un sourire. Il y a toujours des imbéciles costumés qui attendent leurs proches et amusent tous les autres. C'est étrange que certains ressentent ce besoin de se déguiser pour retrouver ceux qu'ils aiment après un long vol. C'est exactement ce dont on a besoin après avoir passé vingt heures dans un avion :

retrouver sa famille déguisée en kangourous ! En général, on peut aussi voir une grand-mère accueillie par une bannière faite maison accrochée à deux manches à balai. Ou encore, une troupe d'ivrognes avec des bouchons de liège pendant de leurs chapeaux à larges bords.

Aujourd'hui, il y a deux types en chapeau à bouchons, un homme plus vieux déguisé en statue de la Liberté (la totale : avec la couronne et la torche), et une jeune femme encore vêtue de son pyjama. Je sais bien qu'il est tôt, mais je ne peux m'empêcher de penser qu'elle aurait pu faire l'effort de s'habiller (d'autant plus que son pyjama a vu des jours meilleurs). Qui donc porte des pyjamas Snoopy passé dix ans ?

Finalement, j'atteins le bureau, une grande pièce proche du hall principal, près d'un bureau de change. Nous partageons les lieux avec trois autres lignes. Quand on passe la porte, on a l'étrange impression de se retrouver dans une maternité : toutes les femmes qui travaillent ici sont enceintes. Elles sont une vingtaine, de la fille toute fine qui présente à peine de petites rondeurs à celle qui doit en être à huit mois et a du mal à se lever. Certaines ont un tel ventre que je me demande toujours pourquoi et comment elles sont venues travailler.

Toutes les lignes ont la même politique : dès qu'une hôtesse de l'air tombe enceinte, elle est interdite de vol et se voit chargée d'un travail administratif temporaire. Il n'y a pourtant pas de preuve médicale affirmant que voler présente un danger pour la mère ou l'enfant pendant la grossesse... Cependant, il y a déjà eu des incidents, des fausses couches à cinq ou six mois dans les avions. Le bon sens nous suggère donc que la seule chose à prendre en compte est la chute de pression en cabine (capable d'écraser une bouteille d'eau) pour comprendre ce que cela peut faire à un bébé en formation. De plus, les syndicats des agents de bord sont réputés pour leurs dons de négociation. Quoi qu'il en soit, les uniformes réglementaires ne contiennent pas assez de lycra pour s'adapter à un petit ventre. Quelle meilleure solution, donc, que de placer les femmes enceintes au bureau des services ?

Janet est l'une des employées qui s'occupent de nos équipes. Elle est blonde, aussi belle qu'un mannequin et enceinte de six mois. Avant sa grossesse, elle volait sur des long-courriers depuis Londres, mais, après son aventure avec un pilote marié qui s'acheva par une grossesse et des larmes, elle a été maintenue au sol et n'a plus vu son amant pendant vingt semaines. Elle semble néanmoins affronter la situation avec un stoïcisme remarquable. D'autres filles passeraient leur temps à pleurer, mais elle a apparemment la chance d'avoir une maman qui la soutient et est ravie qu'elle ait un enfant.

– Oh, salut ! lance-t-elle en me voyant entrer.

C'est étrange, elle a toujours l'air d'être un peu surprise.

– Dis donc, tu as l'air en forme, ce matin, dis-je, faute de trouver autre chose.

Elle lâche un petit soupir et se frotte le ventre avec une grimace.

– Si tu le dis, et j'en ai encore pour un bon moment...

– Oh oui !

– Ne dis pas ça !

– Oh non ! dis-je donc rapidement.

– Bref...

– Oui, bref. Je suis juste venu pour m'assurer que tu nous as bien mis sur un double service, Andy et moi.

– D'accord.

Elle attrape son stylo qu'elle fait cliqueter quelques instants.

– Tous les deux ? demande-t-elle au bout d'une seconde, comme si elle venait tout juste de réaliser ce que j'ai dit.

– Oui, tous les deux.

– En double service ?

– Oui, c'est ça.

– Non.

– Non quoi ?

– Non, je l'ai pas fait, répond-elle.

– Ah...

– Je n'ai que toi sur la liste, ajoute-t-elle en examinant

ses papiers, léchant le bout de son doigt pour mieux tourner les pages.

– Ah, dis-je à nouveau. Tu devrais pourtant avoir aussi Andy.

– Bien. Est-ce qu'il l'a demandé par écrit ?

– Je crois qu'il ne savait même pas qu'il fallait le faire.

– Ce sont les nouvelles règles, explique-t-elle. Depuis le 11 septembre, on...

– Mais, le 11 septembre, c'était il y a des années !

C'est toujours la même chose, avec la direction : ils introduisent toutes les nouvelles règles qu'ils veulent et prétendent que c'est à cause du 11 septembre ! Ça rend tout le monde fou, dans le milieu. Les pilotes ont horreur de devoir rester enfermés dans leur cockpit pendant des heures sans personne d'autre à qui parler que leur copilote. Les hôteses et les stewards détestent devoir se souvenir sans cesse de mots de passe ridicules comme « *mojo* » pour pouvoir parler aux pilotes. Les équipes de sol trouvent ridicule l'interdiction de coupe-ongles à bord, en particulier quand on sait qu'il y a des bouteilles en verre à bord et des couteaux en plastique plus aiguisés que les couteaux suisses pourtant aussi interdits. Et les équipes de bord trouvent absurde de servir des pains et du saumon en croûte en première classe avec des couverts métalliques quand les passagers doivent se débrouiller avec de la vaisselle en plastique pour les manger.

Par-dessus tout, tout le monde trouve la vérification de sécurité des antécédents sur cinq ans plus agaçante que n'importe quoi d'autre, d'autant plus qu'en ce moment, tout le monde doit s'y soumettre pour avoir son passe. Non seulement cette règle a introduit un examen du passif judiciaire sur sept mois alors que le gouvernement avait annoncé six semaines, mais n'importe quel employé, même le moins important, doit s'y soumettre. Ainsi, pour qu'il puisse employer un jeune après le lycée, Accessorize est obligé d'écrire à son école primaire pour vérifier que le jeune y a bien été scolarisé. La semaine dernière, j'ai dû essayer d'obtenir une référence de la part

d'une école de linguistique en Chine, où l'un de mes candidats pour un poste a travaillé pendant une année sabbatique. De nos jours, tous ceux qui aiment le changement, qui ont eu plus de deux emplois dans la même année ou ont un peu voyagé voient leur candidature directement refusée. La raison en est simple : personne n'a envie de vérifier tous leurs antécédents. Qui voudrait passer treize coups de téléphone quand deux suffiraient ?

En plus, il n'y a qu'à discuter avec le premier employé d'aéroport venu pour savoir que tout cela ne sert à rien. Si vous voulez placer une bombe dans un avion, vous y arrivez, c'est tout. La seule raison pour laquelle nous n'avons pas connu de nouveau 11 septembre dans ce pays, c'est que les terroristes n'ont pas voulu le faire pour le moment.

– C'est la nouvelle règle, ils en ont parlé, l'autre jour, reprend Janet.

– Quand ?

– À la réunion de la semaine derrière.

– Et ils ont parlé du 11 septembre ?

– Ouais, acquiesce-t-elle. C'est la raison qu'ils ont donnée.

– Bon sang !

Je ne peux contrôler mon agacement.

– Donc, si je comprends bien, maintenant, il faudra tout faire par écrit ?

– Ou avoir une approbation du superviseur.

– Parfait : je suis le superviseur d'Andy et le tien. J'approuve donc tout.

– Vraiment ?

Sa voix monte d'une octave.

– Bon... Eh bien, tout est OK, dans ce cas.

Sans autre forme de procès, elle ajoute le nom d'Andy à sa liste.

– C'est bon ? C'est réglé ?

– Oui, tant que tu approuves.

– J'approuve.

– Donc, c'est bon.

Elle me lance un grand sourire et attrape un paquet de biscuits.

– Tu en veux ?

– Non, merci, fais-toi plaisir. Tu manges pour deux.

– Non, pas en ce moment, répond-elle d'un air grave. À ce stade de la grossesse, on n'est pas censé prendre de poids...

Heureusement, avant que je sois entraîné dans le fascinant monde de la maternité, ma radio grésille et me sauve. C'est Andy.

– Hé, mon vieux, t'es là ?

Il n'a jamais su respecter le protocole pour s'adresser à moi...

– Ouais, euh... Roger, dis-je dans le micro.

Moi non plus, je ne suis pas doué pour ce genre de choses.

– Le zéro-zéro-cinq est sur le point d'atterrir, reprend-il.

– OK, je suis en route pour la porte d'arrivée.

– Euh... En fait, on a un cadavre à bord...

– Oh non. Ça marche.

– Plus vraiment, non ! lance Andy.

– C'est pas drôle !

– Bref, tu t'en occupes ?

– Roger.

– Fais gaffe, ajoute-t-il d'une voix moins assurée. J'ai déjà prévenu les autorités.

– Merci.

– Pas de quoi. Je te retrouve là-bas.

Je range ma radio dans ma poche et pousse un soupir. Super, un cadavre... Exactement ce dont j'avais besoin pour commencer la journée.